



«LA MARIÉE ÉTAIT EN NOIR» (1967)

Un second rôle discret aux côtés de Jeanne Moreau dans ce classique de François Truffaut.



«LA FEMME INFIDÈLE» (1969)

Claude Chabrol offre l'un de ses plus beaux personnages à Bouquet, en mari bourgeois assassin.



«LE JOUET» (1976)

Le comédien s'essaie avec succès à la comédie, ici en compagnie de Pierre Richard.

CINÉMA

Dans «La petite chambre», **Michel Bouquet** est bouleversant en vieil homme refusant d'aller en EMS. Un rôle magnifique qui s'ajoute à une carrière immense.

«LE THÉÂTRE A LIBÉRÉ MA VIE»

C'est à l'Hôtel Terrass, juste à côté du cimetière Montmartre, à Paris, que Michel Bouquet nous fixe rendez-vous. A 85 ans, l'acteur à l'habitude de recevoir les journalistes dans le café tamisé de l'endroit, à quelques pas de chez lui.

Un peu inquiet d'un rhume qui se prolonge depuis trois semaines, il nous attend en compagnie d'un thé. Pendant près d'une heure, il nous parlera de théâtre, de cinéma, de vocation, et de son dernier rôle dans «La petite chambre», coréalisé par les Vaudoises Stéphanie Chuat et Véronique Reymond.

Un rôle précieux pour un film magnifique qui marque son retour sur grand écran, près de cinq ans après «Le promeneur du Champ-de-Mars», où il incarnait un François Mitterrand mémorable. Un des derniers géants du cinéma français, immense comédien de théâtre, qui revient avec une flamme intacte sur sa vocation.

■ **Vous qui tournez si peu pour le cinéma, pourquoi avoir accepté «La petite chambre»?**

Je reçois souvent des scénarios, mais ils ne sont pas du tout intéressants. Celui-ci, je l'ai trouvé magnifique. Donc j'ai fait confiance à ces deux jeunes réalisatrices, Stéphanie Chuat et Véronique Reymond, d'autant plus qu'elles étaient produites par Ruth Waldburger, qui connaît merveilleusement le cinéma. J'ai une affection toute particulière pour «La petite chambre». C'est un film qui ressemble à une tragédie. Mais de la tragédie en supermarché, en appartement. Une manière d'approcher le plus près possible de la vérité des choses.



«LA PETITE CHAMBRE» (2011)

Formant un duo très attachant avec Florence Loiret Caille, il joue Edmond, un vieillard un rien acariâtre.

■ **Sur le tournage, vous avez été entouré par deux réalisatrices et une actrice. Vous sentez-vous proche des femmes?**

Je comprends les actrices, mais je ne comprends rien aux femmes. Pour connaître une femme il faut vivre avec. C'est assez difficile, voire même invivable. On ne peut faire ça qu'une fois dans sa vie. Tandis qu'une actrice, c'est mobile. Ça va, ça vient. Voyez Jodie Foster, ou d'autres. On sent bien ce que c'est qu'une vraie actrice. C'est magnifique tout de suite. J'ai commencé à tourner un plan de «La petite chambre» dans un cimetière, avec Florence Loiret Caille, qui joue Rose dans le film. Elle marchait devant moi. Je la voyais de dos et je me disais: «Mon Dieu, qu'est-ce qu'elle est magnifique!» La façon dont elle courait, c'était absolument bouleversant.

■ **Qu'est-ce qui vous a touché dans votre personnage, Edmond?**

Déjà, il m'impressionne. Ce qu'il y a de fantastique dans le fait de vieillir,

c'est qu'on a disparu du monde avant même de mourir. Edmond meurt dix fois pendant le film. Par son incompréhension d'un temps qui n'est plus le sien. Ça m'a beaucoup touché. Il se crée entre Rose et Edmond quelque chose d'anachronique, qui n'est plus vivable, un attachement impossible. C'est ça qui est magnifique dans le film.

■ **Edmond est un vieil homme assez acariâtre. Qu'est-ce qui vous attire dans ce type de personnage pas forcément sympathique a priori?**

Ils sont plus près de la vérité que du mensonge. L'écrivain hongrois, Imre Kertész, appelle le monde actuel «le ravin du mensonge». Je trouve que «La petite chambre» montre cet aspect-là de la vie actuelle. Les gens se fréquentent, mais par sous-entendus, sans aucune illusion. Ils ne peuvent s'empêcher de se faire un peu de bien, mais c'est à travers tant de souffrances qu'ils ont dû subir dans leur vie que c'est

presque invraisemblable qu'ils aient encore un restant d'humanité et de bonté. C'est ce que j'aimais dans le rôle d'Edmond. Tout ce que j'ai fait au cinéma, je l'ai fait en fonction de vérités dites sur l'être humain.

■ **Est-ce que les rôles que vous avez joués ont changé votre manière de voir vos semblables?**

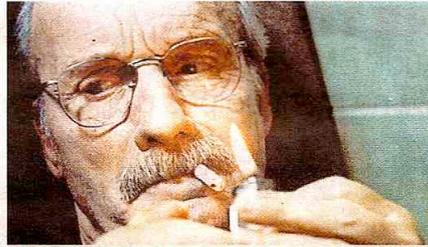
J'ai commencé ma vie à 7 ans. Jusqu'à 14 ans, j'ai été mis dans une pension très dure, mi-laïque, mi-religieuse, avec uniforme et aumôniers. Il y avait des dortoirs de 150 élèves. La misère, quoi! Ça m'a donné une vision du monde qui n'a pas changé. Je voyais les gens qui se tabassaient dans les préaux, se flanquer des gnons. J'étais toujours au piquet parce que je ne faisais rien. Et je n'ai rien appris du tout. A 14 ans, il y a eu la guerre. J'ai fait l'exode. J'ai commencé à travailler dans la pâtisserie, j'ai exercé quelques métiers différents, puis j'ai décidé de faire du théâtre. Et après, ça s'est ouvert. La vie fictive du théâtre m'a toujours intéressé. Les grands auteurs disent tous la vérité sur la vie, que ce soit Beckett, Ionesco, Thomas Bernhard. Ma vie a été libérée par cet appel vers le virtuel. Le virtuel m'a paru plus important et intéressant que la vie même. Après, je me suis marié, j'ai eu des enfants et des petits-enfants. J'adore ma famille. Mais en dehors d'elle, j'ai le théâtre et c'est tout.

■ **Quel a été le déclencheur qui vous a poussé vers le théâtre?**

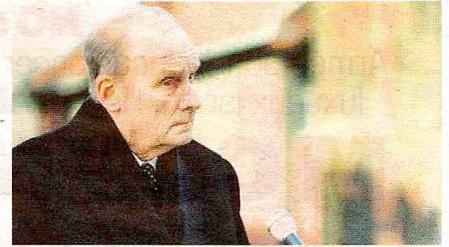
Pendant l'occupation, ma mère m'emmenait quelque fois, le dimanche, au théâtre. Mon goût du théâtre est venu de ces rencontres avec ce monde virtuel. Ça a été ma sauvegarde, mon échappatoire, toute ma



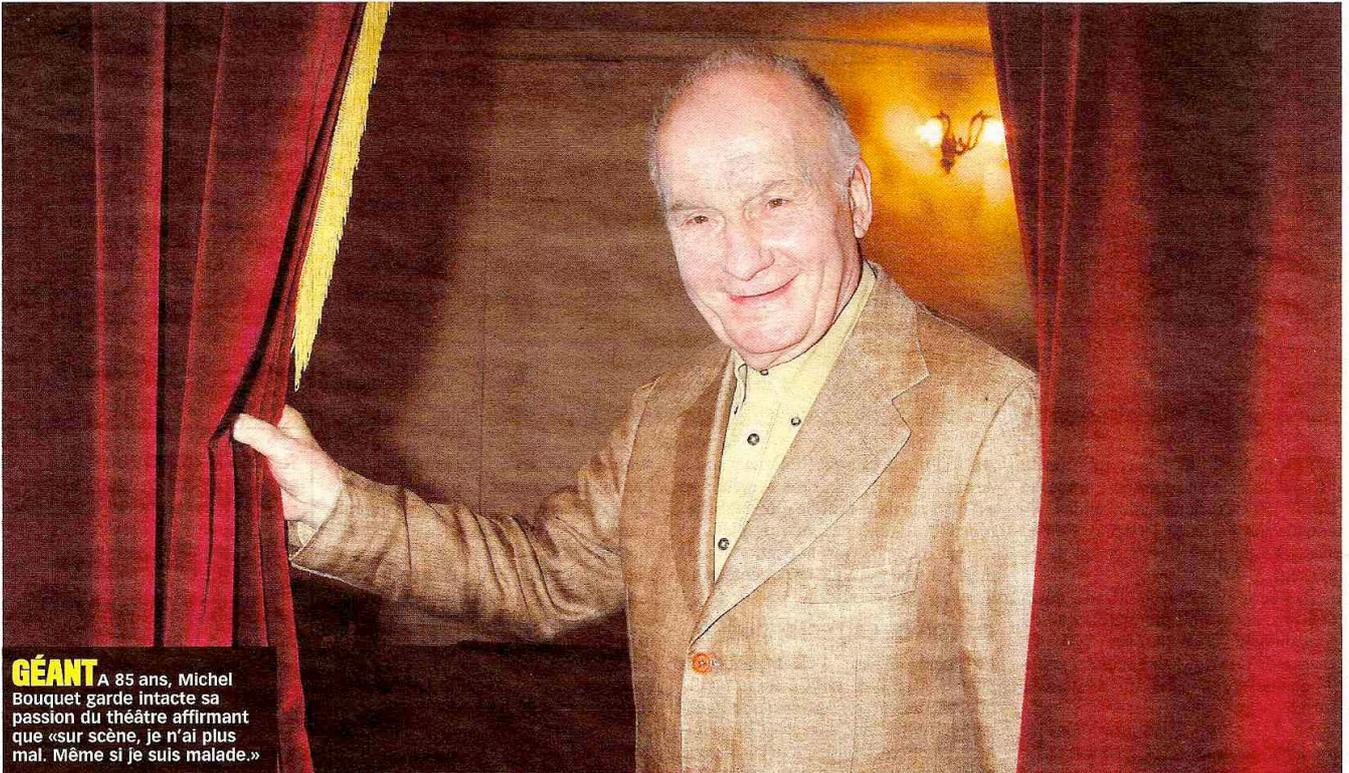
«LES MISÉRABLES» (1982)
Il campe un inspecteur Javert mémorable dans cette version de Robert Hossein avec Lino Ventura.



«TOTO LE HÉROS» (1990)
Encore un rôle sublime dans le premier film du réalisateur belge Jaco van Dormael.



«LE PROMENEUR DU CHAMP-DE-MARS» (2004) Il obtient son second César en incarnant un François Mitterrand inoubliable.



GÉANT A 85 ans, Michel Bouquet garde intacte sa passion du théâtre affirmant que «sur scène, je n'ai plus mal. Même si je suis malade.»

Benhamou SergeGamma/Eyedea Presse - DR

vie durant. J'entre dans un théâtre, je n'ai plus mal, même si je suis malade. Et sur scène aussi. J'ai des forces que je ne soupçonne pas. Je crois ne plus les avoir alors que je les ai.

■ **Et le cinéma, qu'est-ce que vous y trouviez?**

J'ai toujours essayé de faire du cinéma d'auteur, quelque chose qui me paraît nécessaire. Ça m'intéressait de servir la mise en scène, que ce soit celle de François Truffaut, de Jacques Deray ou de Claude Chabrol. C'est pour ça que j'ai commencé à moins tourner dans les années 1980. Parce qu'à cette époque est arrivée une nouvelle génération de réalisateurs, comme Luc Besson ou Jean-Jacques Beineix, qui ne s'intéressaient pas à moi. Je suis presque un étranger pour eux. Mais je comprends ça très bien.

■ **Vous croyez au destin?**

Oui, j'y crois assez. Je crois que si

on est acteur, il faut que ça soit une vocation. On la sent ou on ne la sent pas. Pourquoi, au lieu d'aller à l'église, je suis allé rue de Rivoli pour frapper à une porte et dire que je voulais faire du théâtre? C'est insensé. Je ne comprends même pas comment j'ai pu le faire. Je me souviens que je suis monté plusieurs fois l'escalier avant de le redescendre. J'étais angoissé. Les choses se sont déroulées presque à mon insu. Entre 100 heures et 1 heure de l'après-midi, mon destin était réglé. J'étais sorti du tunnel où je me trouvais depuis l'âge de 7 ans.

■ **Faut-il avoir la foi pour continuer?**

Bien entendu. Il faut la foi, même si on doute de ce qu'on fait. On est sauvé par quelque chose qui est l'amour de l'auteur. Ce qui compte, c'est de représenter l'auteur. Pas jouer pour soi et en fonction de soi, mais en fonction de ce que l'auteur

cache avec le rôle. Je ne lis pas seulement les auteurs. J'essaie de les comprendre. De savoir ce qu'ils ont vécu et de quelles façons cela a influencé leur théâtre.

■ **Vous êtes un démasqueur, en somme?**

Oui, un démasqueur. Et quand l'auteur est mort, je me bâtis toute une espèce de rapport avec lui qui est peut-être faux, même si ça se base sur certaines réalités. Prenez Molière! Quand on sait tout ce qui lui est arrivé, on comprend mieux l'œuvre. Quand on joue dans une de ses pièces, il faut tenir compte du fait que cet homme a été élevé avec les princes. On ne peut pas juste se dire qu'on interprète un farceur. C'est tout un travail de 30 ans de réflexion sur le rôle pour arriver à comprendre «Le misanthrope», par exemple. Je ne me suis pas risqué à le faire parce que je ne

comprendais pas le rôle. Maintenant je pourrais le faire, mais c'est trop tard. Le comique vient souvent de choses très profondes et inavouées. L'esprit de la comédie, c'est de nous dire: «Voilà ce que nous sommes.»

■ **Etes-vous fier de votre carrière?**

Pour moi, ce n'est pas une question de fierté. Un rôle, c'est une difficulté que j'essaie de vaincre. Si je réussis, tant mieux. Si je rate, tant pis. Je suis très pragmatique dans ce métier. Et j'ai besoin que chaque film soit unique. Je n'aurais pas fait «La petite chambre» si c'était juste un film de plus. Si ce n'est pas nécessaire, si je vois que c'est du commerce, je refuse. Ça ne m'intéresse pas. ■

Rafael Wolf



Voir la bande-annonce du film: www.lematin.ch/chambre